

L'Esquisse d'une dogmatique Un cours que Barth donne à Bonn, en 1946, dans un château à moitié détruit. L'Allemagne est en ruines. Au début du cours, on chante un psaume, ou un cantique. Pour se donner du courage.

Un cours adapté aux circonstances ? Oui et non. Un cours qui peut paraître intemporel. Mais c'est un autre style de rapport au temps. Le style de Barth. Adapté, mais jamais directement. Là, dans ce pays en ruines, dire l'unique seigneurie de Dieu, à partir d'un texte classique : le *Credo* ou *Symbole des apôtres*, texte que Barth commente, point après point. L'unique seigneurie de Dieu sur le monde, et la particularité du *juif* Jésus.

L'Esquisse d'une dogmatique, un texte typique de la manière du grand théologien de ce siècle. Un texte fondamental, tranchant sur la situation. Une manière de dire et de continuer à dire, et à chanter un « magnificat perpétuel ». « Comme si rien ne s'était passé ». Et pourtant ! Un texte adapté ? Oui et non, en même temps et délibérément.

P. G.

PRIX : 55

ISSN 0293-3985

Cerf ISBN 2-204-0217

Labor et Fides ISBN 2-8309-001

Couverture : Photo A. Joudiou

Karl Barth
**ESQUISSE
D'UNE
DOGMATIQUE**

Traditions chrétiennes

CHAPITRE XXI

JE CROIS AU SAINT-ESPRIT

Lorsque des hommes sont unis à Jésus-Christ au point d'avoir la liberté de reconnaître que sa Parole leur a été aussi adressée, que son œuvre a aussi été accomplie pour eux, que son message est aussi leur affaire, bien plus, lorsque cette union avec le Christ est si intime qu'elle leur permet d'espérer ce qu'il y a de meilleur pour tous les hommes, il est normal certes d'affirmer que tout cela est expérience et action humaines. Toutefois, les capacités, les décisions, les efforts de l'homme ne sont pour rien dans cet événement, qui dépend entièrement du libre don de Dieu. Dans cet acte de grâce, Dieu est le Saint-Esprit.

En cet endroit, le Credo répète une fois encore les mots « je crois ». Ce n'est pas une clause de style. Nous sommes instamment rendus attentifs au fait que le contenu de la Confession de foi chrétienne est placé, une fois encore, dans une lumière nouvelle, et que la liaison entre ces deux parties du Symbole ne va pas de soi. Ce « je crois » est placé là comme pour nous permettre de respirer. Il est une halte significative entre l'Ascension et Pentecôte.

Les affirmations du troisième article concernent

l'homme. Si le premier article traite de Dieu, le second du Dieu-homme, le troisième, lui, traite de l'homme. Bien entendu, on ne doit pas opérer une séparation entre les trois articles, mais les comprendre comme formant un tout. Il s'agit ici de l'homme qui participe à l'action de Dieu, et qui y participe activement. L'homme a sa place dans le Credo. C'est là le mystère inouï que nous abordons. Il y a une foi en l'homme, pour autant que cet homme participe à l'œuvre de Dieu d'une manière libre et active. Que cela devienne une réalité est l'œuvre du Saint-Esprit, l'œuvre de Dieu sur la terre, qui correspond à l'œuvre cachée de Dieu, au don de l'Esprit venant du Père et du Fils.

Que signifie cette participation de l'homme à l'œuvre de Dieu, cette collaboration libre et active ? Si tout demeurerait dans le domaine objectif, ce serait à désespérer. Or, il y a aussi un élément *subjectif*, et le développement de la subjectivité moderne, qui débute au milieu du XVII^e siècle et que Schleiermacher a ordonné systématiquement, peut être considéré comme une tentative de mettre pleinement en valeur la vérité du troisième article.

Il y a une relation générale entre *tous* les hommes et le Christ, dont chaque homme est le frère. Il est mort pour tous les hommes et il est ressuscité pour tous les hommes ; de cette façon chaque homme est le destinataire de l'œuvre de Jésus-Christ, et la promesse en est faite à toute l'humanité. C'est là le seul fondement déterminant et décisif de ce que nous appelons *l'humanité*. Celui qui une fois a réalisé que Dieu est devenu homme ne peut plus parler et agir d'une manière inhumaine. Mais lorsque nous parlons du Saint-Esprit,

nous n'envisageons pas alors les hommes dans leur totalité ; nous considérons seulement *l'appartenance particulière* de certains hommes à Jésus-Christ. Nous songeons à ces hommes qui sont unis à Jésus-Christ d'une façon si étroite, qu'ils ont la *liberté* de reconnaître sa Parole, son œuvre et son message et d'en faire à leur tour l'objet de leur espérance pour tous les autres.

Nous avons déjà insisté sur la notion de *liberté* en parlant de la foi. Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté (2 Cor. 3, 17). Si l'on veut approcher, par périphrases, le mystère du Saint-Esprit, le mieux est de choisir cette notion. Recevoir l'Esprit, avoir l'Esprit, vivre en Esprit, cela signifie *être libéré* et *pouvoir vivre dans la liberté*. Tous les hommes ne sont pas libres. La liberté n'est pas quelque chose qui va de soi, une sorte d'attribut nécessaire de l'existence humaine. Tous les hommes sont destinés à la liberté, mais tous ne sont pas libres. Il ne nous est pas possible, à nous autres hommes, de distinguer par où passe la ligne de démarcation. L'Esprit souffle où il veut (Jn 3, 8). Avoir l'Esprit ne fait pas partie de l'état naturel de l'homme ; c'est toujours, au contraire, une marque distinctive accordée par Dieu, *un don de Dieu*. Ici, il s'agit tout simplement de l'appartenance à Jésus-Christ. Il ne s'agit pas, à propos du Saint-Esprit, de quelque chose de différent du Christ, d'une nouveauté, car nous aurions alors du Saint-Esprit une conception erronée. Le Saint-Esprit est l'Esprit de Jésus-Christ : « Il prendra ce qui est à moi et vous le donnera » (Jn 16, 14). Le Saint-Esprit n'est rien d'autre qu'une *certaine relation entre la Parole et*

l'homme. Dans l'effusion du Saint-Esprit à Pentecôte, il s'agit d'un mouvement — *pneuma* signifie vent — du Christ vers les hommes. Il souffla sur eux : « Recevez le Saint-Esprit » (Jn 20, 22). Est chrétien celui sur qui le Christ a soufflé. A certains égards, on ne parlera jamais trop sobrement du Saint-Esprit, qui met en cause la participation de l'homme à la Parole et à l'œuvre du Christ.

Mais cette chose si simple est par ailleurs singulièrement incompréhensible, car cette participation de l'homme est active. Songeons à ce qu'elle signifie dans son sens le plus profond ; nous sommes introduits de façon active dans la grande espérance de Jésus-Christ, valable pour tous les hommes, et cela ne va pas de soi. C'est la réponse à une question qui chaque matin nous est posée à nouveau. Il y va du message de l'Eglise chrétienne ; parce que j'entends ce message, il devient mon affaire. Comme chrétien, je n'en suis pas seulement auditeur, j'en suis le porteur et je vis ainsi dans une situation qui me permet de considérer à mon tour les hommes, *tous* les hommes, d'une tout autre manière qu'auparavant : je ne puis plus faire autrement que d'espérer pour eux ce qu'il y a de meilleur.

Avoir des oreilles « en dedans » pour écouter la Parole du Christ, être *reconnaissant* pour son œuvre et en même temps se sentir *responsable* de son message, avoir enfin *confiance* en l'homme pour l'amour du Christ, voilà la liberté que nous recevons lorsque Christ souffle sur nous, lorsqu'il nous envoie son Saint-Esprit. Dès qu'il ne vit plus dans un éloignement historique, ou céleste, ou théologique, ou ecclésiastique, dès qu'il se dirige vers moi pour prendre possession de

moi, il en résulte que j'écoute, que je suis reconnaissant, que je deviens responsable et qu'enfin je pourrai avoir une ferme espérance à mon sujet et au sujet des autres ; en d'autres termes : je pourrai *vivre chrétiennement*. Recevoir cette *liberté* est quelque chose de prodigieux, tout ce qu'il y a de moins naturel. C'est pourquoi, chaque jour, à chaque heure, il faut *prier* : *Veni creator spiritus !* avec reconnaissance, et l'oreille tendue pour écouter la Parole du Christ. C'est un cercle fermé. Nous « n'avons » pas cette liberté, mais Dieu nous l'accorde toujours à nouveau.

En expliquant le premier article j'ai dit que la création n'est pas un miracle moindre que la naissance virginale du Christ. Au sujet du troisième article, j'aimerais affirmer ceci : le fait qu'il y ait des chrétiens, des hommes qui ont cette liberté, n'est pas un miracle moindre que cette naissance virginale, cette conception du Saint-Esprit, cette création du monde à partir du néant. Si nous songeons au « quoi », au « qui », et au « comment » de notre être, nous voudrions crier : « Seigneur, aie pitié de nous ! » Dix jours après l'Ascension du Seigneur, les disciples attendent ce miracle. C'est au terme de ce délai que le Saint-Esprit descend et forme une communauté nouvelle. Il se produit donc une nouvelle action de Dieu ; mais comme toutes les actions de Dieu, celle-ci n'est qu'une confirmation de ses actes précédents. L'Esprit ne peut être séparé de Jésus-Christ. Le Seigneur c'est l'Esprit, dit saint Paul (2 Cor. 3, 17).

Lorsque des hommes ont pu recevoir et avoir le Saint-Esprit, on est en droit de parler d'une expérience humaine et d'une action humaine. C'est proprement

une question d'intelligence, de volonté, je dirais même de fantaisie, car la fantaisie est aussi comprise dans l'existence chrétienne. L'homme *tout entier*, jusque dans les coins les plus reculés de ce qu'on appelle l'inconscient, est mis en cause. Dieu, dans sa relation avec l'homme, le saisit totalement. Il faut, à ce propos, éviter un malentendu : le Saint-Esprit n'est pas une forme de l'esprit humain. La théologie est par tradition comptée au nombre des sciences de l'esprit. Nous pouvons nous en accommoder avec humour, Toutefois, le Saint-Esprit n'est pas identique à l'esprit humain ; il le rencontre. Certes, nous ne voulons pas décrier l'esprit humain — d'autant moins que dans l'Allemagne nouvelle la nécessité se fait sentir de le soigner quelque peu — et les théologiens devraient se garder eux aussi de s'en détourner dédaigneusement et de se comporter d'une manière par trop « cléricale » dans le sens péjoratif du mot. Mais cette liberté de la vie chrétienne ne procède pas de l'esprit *humain* ; elle ne peut être produite par des capacités, des possibilités, des efforts venant de l'homme.

Quand l'homme reçoit cette liberté, quand il devient un homme qui écoute, qui est responsable, qui est reconnaissant et qui espère, cet événement repose sur l'action du Saint-Esprit, et non sur l'action de l'esprit humain. En d'autres termes, c'est un *don de Dieu*. Il s'agit ici d'une *nouvelle naissance*, du *Saint-Esprit*.

CHAPITRE XXII

LA COMMUNAUTÉ SON UNITÉ, SA SAINTETÉ. SON UNIVERSALITÉ

Lorsque, sous l'action du Saint-Esprit, des hommes rencontrent Jésus-Christ et par là même se rencontrent les uns les autres, une communauté chrétienne visible surgit et s'édifie.

Elle est une manifestation du peuple de Dieu, un, saint et universel, et une communion des saints : parce qu'elle ne se laisse gouverner par personne d'autre que par Jésus-Christ, et qui elle a été fondée ; parce qu'elle veut vivre uniquement dans l'accomplissement de sa mission prophétique ; parce qu'elle n'a pas d'autre but en dehors de son espérance, qui lui fixe aussi ses limites.

Les circonstances nous obligent à traiter brièvement ce chapitre, qui mériterait pourtant un examen approfondi. Nos heures sont comptées. Peut-être vaudrait-il mieux qu'il en soit ainsi. De nos jours on a plutôt tendance à parler trop de l'Eglise que pas assez. Il y a quelque chose de plus urgent : à nous d'être l'Eglise.

On gagnerait énormément à suivre Luther qui pro-